

Ainsi parlait

Gérard de Nerval

Dits et maximes de vie
choisis et présentés
par Gérard Pfister

Arfuyen

Dans les jardins de la Villa Reale

« *Pourquoi ne pas être poli à l'endroit de Jupiter*¹ », déclarait plaisamment Nerval à ceux qui parlaient sans respect des dieux des autres religions.

Chez les Druzes, lors de son long voyage en Orient, du 1^{er} janvier au 20 décembre 1843, il a découvert un culte où se trouvent conjuguées et harmonisées toutes les révélations et toutes les philosophies connues. Introduit par le cheikh Escherazi, le voyageur s'est fait initier à leur doctrine, dans laquelle il a retrouvé des croyances propres aux pythagoriciens et aux néo-platoniciens, mais aussi aux gnostiques ou aux hindouistes.

Son projet devient clair : le cheikh a une fille, la blonde Saléma. Elle deviendra son épouse et il vivra « *dans ce sol sacré, qui est notre première patrie* »

1. Cité par Aristide Marie, *Gérard de Nerval, Le poète et l'homme, d'après des manuscrits et documents inédits*, Librairie Hachette, Paris, 1955, p. 204.

*tous*² ». Malgré un premier refus du père, les fiançailles sont sur le point d'avoir lieu. En symbole de leur amour, il reçoit de la jeune fille une tulipe rouge, et un petit acacia est planté dans son jardin.

Parlerions-nous de Gérard s'il s'était fait druze et installé au Liban, « *dans un village où se cultivent la vigne et le mûrier, à une journée de Damas*³ » ? C'était sans compter avec le sort adverse réservé à bien des projets du fantasque amoureux : « *Au moment où je commençais à me rendre digne d'épouser la fille du Cheikh, je me suis trouvé pris tout à coup d'une de ces fièvres de Syrie qui, si elles ne vous enlèvent pas, durent des mois ou des années. Le seul remède est de quitter le pays*⁴. »

Du Liban il se rend à Constantinople, où il prolonge son séjour pour assister aux fêtes du Ramadan. « *Je me suis senti païen en Grèce, musulman en Égypte, panthéiste au milieu des Druses et dévot sur les mers aux astres-dieux de la Chaldée ; mais à Constantinople, j'ai compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les Turcs*⁵. » De la capitale ottomane, il rejoint bientôt Malte et Naples.

2. *Voyage en Orient*. « Druses et Maronites », Bibliothèque de la Pléiade, vol. II, Gallimard, 1984, p. 506.

3. *Ibid.*, p. 599.

4. *Ibid.*, p. 600.

4. *Ibid.*, p. 791.

LES DEUX SÉJOURS À NAPLES

Après le court règne de Joachim Murat dans la cité parthénopéenne, c'est la famille de Bourbon qui en a repris possession en 1816 en la personne du roi Ferdinand I^{er} qui a réuni les deux trônes de Sicile et de Naples. Lui ont succédé son fils François I^{er} (1825-1830), puis son petit-fils Ferdinand II, qui restera au pouvoir jusqu'en 1859 où il mourra des suites d'un coup de baïonnette porté par un soldat calabrais acquis aux idées républicaines de Giuseppe Mazzini.

Nerval s'était déjà rendu à Naples une première fois à l'automne de 1834 : « *Quant à ces dix ans d'intervalle, ils sont bien perdus ; et pourtant, je me sens le même (je crois que je n'ai plus de cheveux) ; qu'y a-t-il donc de changé ? Rien, ma foi, rien du tout, je crois*⁶... » On connaît certains des événements de ce second séjour par la relation qu'il en fait à son père dans une lettre expédiée le 9 décembre 1843 lors d'une escale à Gênes : « *Je viens de passer une douzaine de jours à Naples, où le temps était très variable et, en général, assez froid.* » Il lui raconte sa visite d'Herculanum et de Pompéi (on vient de construire un chemin de Naples à Torre Annunziata, qui en rend la visite bien moins coûteuse), mais aussi sa soirée, chez « *le marquis Gargallo, direc-*

6. Lettre à Jules Janin, 16 novembre 1843.

teur de la bibliothèque royale », dont « les trois sœurs savent le latin ». Que penser de ces précisions, sachant que ledit directeur, Tommaso Gargallo, était décédé quelques mois auparavant (le 16 février 1843) et que son fils le marquis Francesco Gargallo n'a jamais exercé cette fonction ? Il reste que Nerval avait probablement pu entrer en contact avec ce dernier par son ami Alexandre Dumas, qui l'avait fait figurer dans son récit de voyage au royaume des Deux-Siciles, *Le Speronare* (1842), et que le jeune marquis avait, en effet, trois sœurs.

On sait qu'il n'y a guère de frontière, chez Nerval, entre la mémoire et l'imagination. Ce petit point en est un exemple d'autant plus significatif que Nerval associe ce double séjour à Naples à des événements personnels dont il marque lui-même la haute portée symbolique, même s'il s'ingénie à en brouiller la datation. Car c'est déjà dans la revue *La Sylphide*, le 24 décembre 1842 (soit presque un an avant le second séjour à Naples), qu'a paru, sous le titre « Roman à faire », un ensemble de six lettres, dont celle qui relate l'expérience napolitaine, également reprise dans la revue *L'Artiste*, le 6 juillet 1845, sous le titre « L'Illusion ».

Cette même lettre, écrite avant 1842, se retrouve au centre du récit « Octavie », dont une première version sera publiée dans *Le Mousquetaire*, le journal d'Alexandre Dumas, le 17 décembre 1853,

avant de prendre place dans le recueil *Les Filles du feu*, dédié au même Dumas et paru en janvier 1854, alors que Nerval est interné dans la clinique du docteur Émile Blanche à Passy.

Dans la première version d'« Octavie », les événements sont situés en 1832 ; dans l'édition définitive, Nerval les place en 1835. Dans cette confusion de dates, une évidence se dégage : les événements racontés par la lettre datent nécessairement du premier séjour à Naples, tandis que le récit où cette lettre est reprise, avec la rencontre d'Octavie et la soirée chez le marquis Gargallo, se rapporte au second séjour napolitain.

NERVAL ET LEOPARDI

« Ce fut au printemps 1835 qu'un vif désir me prit de voir l'Italie. » Ainsi commence « Octavie », le texte le plus court et le plus étrange des *Filles du feu*. *« Une voix délicieuse, comme celle des sirènes, bruissait à mes oreilles, comme si les roseaux de Trasimène eussent tout à coup pris une voix... »*

Toujours attentif au caractère providentiel des rencontres, le voyageur n'a pas longtemps à attendre avant d'identifier cette voix. À Marseille déjà, il fait la connaissance d'une jeune Anglaise du nom d'Octavie, véritable « *fille des eaux* », qui nage

auprès de lui dans la « *baie azurée* » et vient un jour lui parler, « *toute glorieuse d'une pêche étrange* » qu'elle a faite. « *Blonde et sémillante* », il l'aperçoit à nouveau, par la plus grande coïncidence, dans une loge d'avant-scène du théâtre de Civitavecchia. Le lendemain, la voici sur le pont du bateau qui l'emmène pour Naples, avec son père infirme à qui on a recommandé les bienfaits de son climat. Une brève vision s'inscrit dans son regard : « *Impatiente de la lenteur du navire, elle imprimait ses dents d'ivoire dans l'écorce d'un citron.* »

Sans savoir pourquoi, il a soudain la conviction qu'elle souffre de la poitrine (comme Jenny Colon, emportée naguère par la phtisie) et lui en fait part. Comme elle lui demande qui lui a donné cette information : « *La sibylle de Tibur* », répond-il. Autant de signes qui lui désignent la jeune Anglaise comme une incarnation de cette femme dont la quête le hante, toujours même et toujours autre : celle dont l'amour pourrait le faire accéder à la vie.

Le 2 octobre 1833 est arrivé à Naples Giacomo Leopardi. Atteint d'une maladie nerveuse qui ronge son corps de multiples façons (asthme, hydropisie, troubles de la circulation, essoufflement, inflammation des yeux), il a trouvé refuge dans la ville de son indéfectible ami Antonio Ranieri – aussi bon et fidèle que Théophile Gautier le sera pour Nerval. Il y restera jusqu'à sa mort le 14 juin 1837.

En mai 1835, Leopardi vient de quitter le palais Cammarota, situé via Santa Maria Ognibene, dans les Quartiers espagnols, pour un appartement non loin de Capodimonte, via Santa Teresa degli Scalzi, au milieu de vergers et de champs qui lui font cependant regretter les rues étroites du Naples populaire. Car, dans ce précoce crépuscule de son existence – il n’a que 36 ans –, il ne lui est resté que deux plaisirs : la promenade et les pâtisseries.

Ses jambes sont robustes, et il aime à porter ses pas aux jardins de la Villa Reale, le long de la Riviera di Chiaia, entre le Monte du Dio et les collines du Pausilippe – en poussant même parfois jusqu’au petit port de Mergellina. Pour satisfaire sa gourmandise, il a ses habitudes au café des Deux-Sicules, via Toledo (granités et sorbets), à la pâtisserie de Pintauro, via Santa Brigida (fogliatelle et frolle) ou au café de Vito Pinto, largo della Carità, spécialiste incontesté des tarallini sucrés. Paolina, la sœur de Ranieri a pris soin de glisser dans son gilet deux ou trois pièces d’or afin qu’il puisse pourvoir à ces menus plaisirs.

Invité dans une école, il nous est décrit par un des élèves : « *Sur ce visage émacié et sans expression, toute la vie s’était concentrée dans la douceur de son sourire*⁷. »

7. Cité in Pietro Citati, *Leopardi*, Mondadori, Milan, 2010.

DANS LES JARDINS DE LA VILLA REALE

Il faut imaginer Leopardi et Nerval se croisant sans le savoir via Toledo ou dans les jardins de la Villa Reale. Car c'est là précisément que débute l'étrange expérience qui fait le sujet d'« Octavie ».

Cet après-midi-là, le voyageur était allé prendre son logement derrière le Teatro dei Fiorentini, puis avait déambulé au long de l'interminable via Toledo jusqu'à la piazza del Molo. Il avait visité le Palazzo degli Studi, siège du musée archéologique, et assisté, le soir, à un ballet au Teatro San Carlo. Il y avait fait la rencontre, dit-il, du marquis Gargallo qui l'avait amené chez ses trois sœurs, « *belles comme les Grâces* » et bien dignes de renouveler « *les prestiges de l'ancienne Grèce* ». Il y avait été question des mystères d'Éleusis sur lesquels, note Nerval, « *la marquise aurait pu prononcer en toute assurance, car elle était belle et fière comme Vesta* ». Sachant que Vesta est la gardienne du Feu sacré et la protectrice des cultes, nul doute que de tels entretiens devaient préluder à d'extraordinaires découvertes.

C'est ainsi qu'une soirée qui a sans doute pris place lors du second séjour à Naples sert d'introduction à l'aventure nocturne du premier séjour et d'articulation avec la rencontre – un peu trop tissée de coïncidences pour être vraie – de la belle Anglaise Octavie.

Lorsqu'il quitte le palais Gargallo, Nerval, lui aussi grand adepte des errances urbaines – à l'exemple de son maître Restif de la Bretonne –, ne rentre pas chez lui. Il se rend à la Villa Reale, où il rencontre une jeune femme « *dont l'état, dit-il, était de faire des broderies d'or pour les ornements d'église* ». Comme elle semble égarée, il la reconduit chez elle. Bien qu'ayant un amant dans les gardes suisses, elle lui fait comprendre qu'elle a une préférence pour lui. Le goût des rencontres de hasard ainsi que quelques verres de Lacryma Christi mousseux le font céder à cette douce illusion. Dans la chambre où elle le fait entrer se trouve une madone noire couverte d'oripeaux, une figure de sainte Rosalie « *couronnée de roses violettes* », ainsi qu'un désordre d'étoffes brillantes, de fleurs artificielles et de vases étrusques.

« *Vous êtes triste ?* » lui demande-t-elle sans cesse. Comme il avoue ne pas comprendre ce qu'elle dit, elle se met à lui parler dans une autre langue, « *langue primitive sans doute ; de l'hébreu, du syriaque, je ne sais* ». Elle tire d'un tiroir des ornements de fausses pierres, colliers, bracelets dont elle se pare très sérieusement. À ce moment, un enfant se réveille et se met à crier. La femme revient en le tenant fièrement dans ses bras, soudainement apaisé. « *Cette femme, aux manières étranges, royalement parée, fière et capricieuse, écrit-il, m'appar-*

raissait comme une de ces magiciennes de Thessalie à qui l'on donnait son âme pour un rêve. »

Un étrange phénomène naturel vient renforcer le caractère inquiétant de cette rencontre. Vers la fin de la nuit, toutes les fenêtres de la maison sont emplies d'une mystérieuse clarté tandis qu'une poussière chaude et soufrée rend l'air étouffant. Quelques heures plus tard, il verra les rues *« saupoudrées d'une cendre métallique »*. Au fond du golfe, la présence maléfique du volcan vient ajouter sa menace à celle de l'étrange brodeuse. *« Je m'arrachai à ce fantôme qui me séduisait et m'effrayait à la fois ; j'errai dans la ville déserte jusqu'au son des premières cloches. »*

Par les petites rues derrière Chiaia, il gravit, pardessus la profonde Crypta Neapolitana, les hauteurs du Pausilippe d'où le regard domine la mer déjà bleue et les îles de la baie. *« J'étais, écrit-il, sous le plus beau ciel du monde, en présence de la nature la plus parfaite, du spectacle le plus immense qu'il soit donné aux hommes de voir. [...] C'est alors que je fus tenté d'aller demander compte à Dieu de ma singulière existence. Il n'y avait qu'un pas à faire : à l'endroit où j'étais, la montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait au bas, bleue et pure ; ce n'était plus qu'un moment à souffrir. [...] Deux fois je me suis élancé, et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre, que j'embrassai. »*

Au matin, le narrateur, ayant rafraîchi sa bouche d'une « *énorme grappe de raisin* », retrouve la jeune Anglaise à Portici pour l'accompagner aux ruines de Pompéi. Il s'empresse de la mener au temple d'Isis et de lui expliquer les détails de son culte et de ses rituels. « *En revenant, écrit-il, frappé de la grandeur des idées que nous venions de soulever, je n'osai lui parler d'amour...* »

Une fois de plus, le royaume des ombres l'a emporté sur la vie : dans « *cette nuit fatale* », ce n'est que « *le fantôme du bonheur* » qui lui est apparu. Il avait rêvé quelquefois à la mort. Elle s'était montrée à lui « *couronnée de roses pâles* » : « *Je suis bonne et secourable, lui disait-elle, et je ne donne pas le plaisir, mais le calme éternel.* » Cette femme étrange qu'il avait vue cette nuit-là, séduisante et effrayante à la fois, « *royalement parée, fière et capricieuse* » et évoquant la belle recluse sainte Rosalie, « *couronnée de roses violettes* », elle l'avait livré, telle les fameuses « *magiciennes de Thessalie* », aux forces des ténèbres et de la mort.

LE BON ET LE MAUVAIS GÉNIE

C'est le 23 février 1841 que Nerval connaît sa première crise de folie. Il est soigné chez Marie de Sainte-Colombe, rue de Picpus. Frappé d'une seconde crise, le 21 mars, il est cette fois interné

dans la clinique du docteur Esprit Blanche, au château des Brouillards, à Montmartre. Ce déclenchement coïncide avec la manifestation de la phthisie chez Jenny Colon au début de l'année 1841. La mort de la comédienne le 3 juin 1842 fragilisera encore la santé mentale de l'écrivain. Elle le décidera à publier quelques-unes des lettres qu'il lui avait envoyées – dont la fameuse lettre relatant la nuit napolitaine – et le décidera à partir pour l'Orient au début de 1843.

On peut donc s'étonner de la tonalité très sombre d'une lettre probablement écrite durant son premier séjour à Naples, au printemps 1834, et donc environ un an après avoir été frappé d'un véritable coup de foudre amoureux pour la jeune comédienne (le 25 avril 1833, au Théâtre des Variétés, comme elle déclarera elle-même, lors d'une représentation de *Madame d'Égmont*). Tout comme il peut sembler paradoxal que le personnage lumineux d'Octavie, image d'un possible bonheur, apparaisse sous sa plume dans un texte donné au *Mousquetaire* à la fin de 1853, alors que sa vie n'est plus qu'une suite d'échecs et de difficultés financières et que sa santé mentale est à nouveau chancelante.

« *Il y a en tout homme, écrira Nerval dans Aurelia en 1855, un spectateur et un acteur, celui qui parle et celui qui répond. Les Orientaux ont vu là deux ennemis :*

le bon et le mauvais génie. Suis-je le bon ? suis-je le mauvais ? me disais-je. En tout cas, l'autre m'est hostile... » En toutes circonstances de la vie de Nerval apparaît cette dualité qui le déchire et peu à peu le détruit. Mais c'est aussi dans cette tension que trouvent leur force les plus beaux de ses poèmes.

D'une harmonie toute classique, les douze sonnets des *Chimères* étonnent par leur extrême densité et la puissance de leurs images, comme s'ils étaient tous issus, dans la vie de leur auteur, du moment privilégié d'une révélation. Rien n'est moins vrai cependant : si les sonnets se trouvent regroupés à la fin du volume des *Filles du feu* paru en janvier 1854, leur composition s'étale sur un grand nombre d'années. Parmi les plus significatifs, « Myrtho » et « Horus » ont été composés pour leur majeure partie dès 1841 ; « Delfica » a paru dans la revue *L'Artiste* en 1845 (sous le titre « Vers dorés ») et « El Desdichado » dans *Le Mousquetaire* en 1853.

Pourtant un même ensemble de références s'y retrouve tissé et retissé jusqu'à constituer un univers quasi mythique, bien au-delà des circonstances premières où elles étaient apparues. « *J'aime à dépendre un peu du hasard*, écrivait Nerval dans son *Voyage en Orient : l'exactitude numérotée des stations des chemins de fer, la précision des bateaux à vapeur arri-*

*vant à heure et à jour fixes, ne réjouissent guère un poète, ni un peintre, ni même un simple archéologue, ou collectionneur comme je suis*⁸. » Précieusement enchâssées dans la solennité du poème, les images que les hasards de l'existence ou de l'écriture ont engendrées accèdent à une sorte d'inéluctable et mystérieuse nécessité, comme des signes négligemment semés par le destin.

D'un sonnet à l'autre, les plus infimes détails de la nuit de Naples, mais aussi de la rencontre d'Octavie, se retrouvent comme métamorphosés dans la lumière surnaturelle de l'écriture. Dans « Myrtho », voici l'inquiétante brodeuse devenue « *divine enchanteresse* », voici l'attraction du vide au bord du « *Pausilippe altier* », voici le golfe illuminé « *des clartés d'Orient* », voici les « *raisins noirs* » mêlés à « *l'or* » des cheveux blonds d'Octavie, voici la coupe de Lacryma Christi où le poète a « *bu l'ivresse* », voici la poussière soufrée indiquant que « *là-bas le volcan s'est rouvert* ». Dans « Delfica », voici le souvenir d'Octavie sur le pont du bateau et « *les citrons amers où s'imprimaient tes dents* », voici l'immense et menaçante Crypta Neapolitana, « *la grotte, fatale aux hôtes imprudents* », et voici la Tiburtine, « *la sibylle au visage latin* », qui lui a révélé la maladie de la jeune Anglaise comme elle avait

8. *Voyage en Orient*, Introduction, *op. cit.*, p. 182.

prédit à l'empereur Auguste l'avènement d'un enfant qui surpasserait les dieux romains.

« *Les buveurs d'eau*, écrivait encore Nerval dans son *Voyage en Orient* (concernant son initiation dans la religion des Druzes), *ne connaissent que l'apparence grossière et matérielle des choses. L'ivresse, en troublant les yeux du corps, éclaire ceux de l'âme*⁹. » D'une tonalité toute initiatique, l'écriture des « Chimères » semble participer d'une sorte de sobre ivresse où les choses apparaissent soudain différemment, comme si elles étaient vues par les yeux de l'âme. Comme s'il s'agissait de retrouver le secret perdu de l'univers, accessible seulement aux enfants et aux âmes naïves, et à jamais perdu par la modernité.

LE VAIN PLAISIR DES ILLUSIONS

« *Pouvons-nous rejeter de notre esprit ce que tant de générations intelligentes y ont versé de bon ou de funeste ?* demande Nerval dans *Aurelia*. *L'ignorance ne s'apprend pas.* » La poésie serait-elle la folle tentative de retrouver dans le langage des hommes cette ignorance primordiale ? À l'exemple de cette « *langue primitive* » incompréhensible que se met soudain à lui parler la femme de la nuit de Naples.

9. *Ibid.*, « Druses et Maronites », p. 529.

« Il y a dans certaines langues méridionales un charme syllabique, une grâce d'intonation qui convient aux voix des femmes et des jeunes gens, et qu'on écouterait volontiers des heures entières sans comprendre¹⁰. » Cette langue pure, qui n'est que musique et ignorance, c'est celle des enfants encore balbutiants, c'est celle des oiseaux telle que l'imagine Leopardi dans son petit *Éloge des oiseaux*, légère et joyeuse.

« *Seuls vivent jusqu'à la mort ceux qui restent enfants toute la vie*¹¹ », écrivait Leopardi, tout jeune encore. Sans foyer, sans enfants et bientôt sans ressources et sans domicile, Nerval, tout comme le poète des *Canti*, est resté un éternel enfant, perdu dans ses grimoires et comme incapable, malgré ses efforts, de s'inscrire dans le réel. « *Quel malheur*, écrivait Nerval en 1841, *qu'à défaut de gloire la société actuelle ne veuille pas toutefois nous permettre l'illusion d'un rêve continuel*¹². » « L'Illusion », tel était aussi le titre qu'il avait donné au récit de la nuit napolitaine lors de sa parution dans la revue *L'Artiste*, le 6 juillet 1845. « *Les illusions de belles âmes sont respectables, sous quelque forme qu'elles se présentent* », écrit-il encore dans *Les Illuminés* (1852).

Il y a du donquichottisme et pas mal d'enfantillage – le bon Gérard s'en apercevra sans doute

10. *Ibid.*, « Les Femmes du Caire », p. 421.

11. Lettre à Pietro Giordani, 17 décembre 1819.

12. Lettre à Mme Alexandre Dumas, 9 novembre 1841.

un peu trop tard – dans son entreprise de tenter de percer à jour les secrets de l'univers. Le voici interné dans la clinique du docteur Blanche : « *Mes livres, amas bizarre de la science de tous les temps, histoire, voyages, religions, cabale, astrologie, à réjouir les ombres de Pic de La Mirandole, du sage Meursius et de Nicolas de Cusa – la tour de Babel en deux cents volumes –*, on m'avait laissé tout cela ! Il y avait de quoi rendre fou un sage ; tâchons qu'il y ait aussi de quoi rendre sage un fou¹³. » Peut-être cette ultime sagesse, par-delà la folie, est-ce dans « Les Chimères » qu'il semble paradoxalement y accéder, dans ces paroles sibyllines où les messages du Christ, d'Horus et d'Artémis se rejoignent.

Leopardi, lui aussi, qui a trouvé refuge, dès l'âge de dix ans, dans la grande bibliothèque de son père, où il a passé « *sept années d'études folles et profondément désespérées* », a gardé toute sa vie, en partie du fait de sa santé précaire, une profonde difficulté à s'inscrire dans la vie réelle : « *Le plus solide plaisir de cette vie, aime-t-il à dire, est le vain plaisir des illusions*¹⁴. » Et lui dont l'enfance a été des plus tristes et austères n'hésite pas à écrire, alors qu'il n'a que 30 ans : « *Tous les plaisirs de l'imagination et du sentiment*

13. *Aurelia*, deuxième partie, Bibliothèque de la Pléiade, vol. III, Gallimard, 1984, p. 743.

14. *Le Zibaldone de pensées*, 1819, p. 51.

*consistent dans le souvenir. Ce qui revient à dire qu'ils résident dans le passé plus que dans le présent*¹⁵. »

LE GENÊT ET LE MYRTE

Fuyant le choléra qui sévit à Naples une nouvelle fois, Leopardi s'est transféré en avril 1836 dans la villa que possède l'avocat Ferrigni, beau-frère de Ranieri, entre Torre del Greco et Torre Annunziata, au pied du Vésuve. La maison s'appelle *La Ginestra*. Il y restera jusqu'en février 1837, où Leopardi et Ranieri retourneront à Naples, après une accalmie de l'épidémie. Des dizaines de milliers de personnes ont été atteintes et jetées dans des fosses communes. Le poète mourra le 14 juin.

C'est dans cet intermède de huit mois, au contact de la nature inhospitalière des flancs du volcan, que Leopardi établit un nouveau contact avec le réel, plus libre, plus intense qu'il ne l'avait jamais éprouvé. Comme « Les Chimères » tiennent en quelques pages, ce sommet de l'œuvre leopar-dienne se résume à deux poèmes. « Le genêt ou la fleur du désert », tel est le titre du plus long : « *Là sur l'aride échine / Du formidable mont, / Ce Vésuve exterminateur, / Que rien n'égaie, arbre ni fleur, / Tu répands alentour tes buissons solitaires, / Odorant genêt, /*

15. *Ibid.*, 1828, p. 4415.

Satisfait des déserts... » Le second est intitulé « Le coucher de la lune » : « *Telle en la nuit solitaire / sur les champs argentés, sur les eaux / là où flotte la brise / où les ombres au loin / forment mille illusions...* »

Dans ces deux poèmes, plus aucun anthropomorphisme : la nature se révèle telle qu'en elle-même, insondable et totalement indifférente à l'homme. L'effusion du moi romantique disparaît pour laisser place à une froide objectivité et, étrangement, une forme de sérénité. Car dans cette immensité stérile, le genêt, « *satisfait des déserts* », répand malgré tout son parfum, et le coucher de la lune se termine par l'apparition éblouissante du soleil et de ses « *torrents de lumière* ». Dans son magnifique ouvrage sur le poète des *Canti*, Pietro Citati commente ainsi ces vers : « *C'est là, peut-être, la parole définitive. Dans ses vingt années de poésie, Leopardi n'avait guère représenté le soleil [...]* Toute la violence et l'élan de la nature apparaissent ici, dans cette image radiieuse d'un feu-eau, qui ne connaîtra, semble-t-il, jamais de crépuscule¹⁶. »

De la même façon, commencé sur la note la plus sombre (« *Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé* »), le premier sonnet des « Chimères » se termine sur un cri de victoire : « *Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron / Modulant tour à tour sur*

16. Pietro Citati, *op. cit.*, p. 411.

la lyre d'Orphée / Les soupirs de la sainte et les cris de la fée. » Deux fois le voyageur s'est approché du bord de la falaise du Pausilippe pour se jeter dans la mer « *bleue et pure* » : « *Je ne sais quel pouvoir me rejeta sur la terre, que j'embrassai.* » Ayant ainsi par deux fois triomphé de la mort, le successeur d'Orphée a pu conjuguer les deux voix qui parlent en lui : celle de la sainte, « *couronnée de roses violettes* » – cette sainte Rosalie qu'il avait vue chez la brodeuse et confondue avec la mort « *couronnée de roses pâles* » –, mais aussi celle de la fée Mélusine, mi-femme mi-poisson, figure de l'épouse qui s'éloigne du bonheur de son foyer en poussant des cris déchirants. N'est-ce pas Octavie qu'on reconnaît là, la « *fille des eaux* », qui s'approcha un jour de lui en tenant « *dans ses blanches mains un poisson qu'elle me donna* ».

Le destin du poète n'était pas de succomber à la morbidité de la « *sainte* » des grottes ni de vivre le bonheur avec cette « *sirène* » de la mer azurée, dont il avait entendu la « *voix délicieuse* » dès avant son départ pour l'Italie. Au bout de la Crypta Neapolitana se trouve le tombeau de Virgile. Un laurier y avait été planté – qui serait mort, dit-on ici, lors du décès de Dante. C'est là, sous les auspices du poète des *Bucoliques*, que s'opère la réconciliation entre les deux postulations qui ont depuis toujours déchiré le poète : la fascination du

monde souterrain – celui des ombres et de la mort –, mais aussi l'appel de l'amour et de la vie – symbolisé par la plante dédiée à Vénus, le myrte toujours vert : « *Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile / Le pâle hortensia s'unit au Myrte vert.* »

Gérard Pfister